

## LE CLUB DE LA PLAGE

IL COURAIT.

Le tumulte des vagues, dans l'obscurité, battait contre ses tempes.

Il ne savait même plus ce qui l'irritait – la viscosité du sel ou ses pas qui s'enfonçaient dans le sable. Depuis un certain temps déjà, son corps s'était mué en un mélange de sueur et de halètements. Moïse courait, et seule la jalousie le stimulait.

Il savait qu'il l'avait perdue ; il l'avait su dès le début ; et pourtant, il courait, tout entier béant, la chemise hors de la ceinture, la veste lui tombant des épaules.

C'est ainsi que, en fin de compte, il était apparu à Esther, lorsqu'elle avait battu en retraite : ses cheveux emmêlés transformaient son visage en un masque, les sourcils hirsutes, la bouche ouverte en un cri.

Y avait-il d'ailleurs jamais eu autre chose entre eux, tout au long des jours qui s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait aperçue pour la première fois, à l'autre bout de la piste, par-delà les danseurs, levant lentement son bras vers la nuit ? Si jeune, presque une enfant. Elle se tenait là-bas, dans une robe à bretelles légère, sous la chaleur qui épousait ses épaules dénudées.

C'est alors qu'il avait aperçu comment son bras se soulevait, et qu'il avait laissé échapper un son d'entre ses lèvres. Comme si tout cela le sidérait. Et la peur, aussi. Instantanée. Il avait avalé une gorgée de Campari, puis s'était efforcé de fixer son regard. Comme pour se porter, de tout son être, vers ce bras levé, lumineux.

Et elle, Esther, ignorait alors pourquoi elle avait quitté les jeunes filles rencontrées en début de soirée, pour aller se planter à l'autre bout de la piste. Simplement, elle avait été contrainte de s'y rendre, ses épaules sous le halo des lampadaires, et ses sandales s'enfonçant dans le sable chaud qui se répand vers les lointains. Jamais ils ne lui avaient semblé si noirs. Même la chaleur humide qui drapait ses épaules était nouvelle, lorsqu'elle leva le bras pour ramasser ses cheveux. Son regard était attiré par la luisance d'un costume clair, près du bar. Elle ne parvint plus à l'en détacher. Elle était comme suspendue à son épingle à cheveux.

Même par la suite, elle n'admit jamais la raison pour laquelle elle se leva, puis s'éloigna du groupe de filles qui s'entassaient, en riant fébrilement, autour de la table – ces filles qui l'avaient invitée un peu plus tôt dans la soirée : « Viens, assieds-toi avec nous. » Elles étaient serrées l'une contre l'autre, elles oscillaient à l'unisson, en plissant les lèvres vers leurs pailles, puis elles lui avaient demandé : « Tu t'appelles comment ? – Esther. – Parfait ! » – et déjà, Esther était parmi elles, remuant légèrement son dos nu, au rythme de la musique, face à la bande de garçons ricanant, qui se tenaient là pour les inviter à danser, et les

plaquer contre leurs corps, au gré de la musique que déversaient les enceintes, *Put Your Head on My Shoulder*. On l'invita à deux reprises, et elle refusa. « Vas-y, Esther. Qu'est-ce que tu as à perdre ? gloussaient les filles autour d'elle. – Non, non... », avait-elle protesté, avec cette sensation d'étouffement qui l'avait poussée à se lever et à se retirer vers le bout de la piste, jusqu'à la lisière de la plage, si noire. Et puis non : ce n'était pas elle qui s'était levée, pas Esther Weiss ; c'était juste la fille qui portait une robe à bretelles toute neuve, et qui s'était rendue jusqu'au rivage, tandis que les mots qu'elle avait déclamés, durant la fête de fin d'année, venaient de s'éveiller en elle : *Mille sources vives sourdaient en mon cœur, et mon âme n'aspirait qu'à des flots d'amour, des flots d'amour*. C'est dans ce même élan qu'elle s'était redressée, si différente du reste des jeunes gens sur la piste, frémissante dans l'air humide, puis qu'elle avait déployé le bras avec une force qu'elle ne dominait pas, soulevée vers le scintillement du costume, et le regard de l'homme portait ses membres alourdis comme ceux d'une poupée.

Elle savait qu'il l'observait, Moïse le savait. C'était même pour ça qu'elle levait le bras. Si seulement il le souhaitait, elle le suivrait, comme toutes les autres. Mais une onde d'obscurité, venue de loin, recouvrit le personnage de la frêle jeune fille, et le frappa pour la première fois depuis qu'il était arrivé de Paris, éreinté, quarante-huit heures avant le décès de sa mère. Il avait juste eu le temps. Les sept jours de deuil, il les avait passés prostré, vêtu d'une chemise qu'on lui avait rituellement

entaillée lors de l'enterrement. Et aujourd'hui encore, tandis qu'il s'était rendu sur la tombe, où il avait lu le *kaddish* de l'orphelin dans un alphabet qu'il n'avait plus revu depuis longtemps – rien n'avait éclos en lui. « Maman » : seul ce mot s'était formé du sein de cette aridité.

Il s'était encore retenu en quittant Yémima, qui l'avait soudain enlacé très fort, comme autrefois, lorsqu'il n'était qu'un enfant ; elle avait posé sa tête sur son épaule et s'était mise à pleurer : « Moïse, Moïse... » Face à tous ceux qui l'avaient étreint, il était resté dur, assailli par des bouffées de chaleur dans son costume de lin. Et c'est dans cette même sécheresse intérieure qu'il avait conduit la vieille voiture, sur des routes brûlantes, du village jusqu'à la petite agglomération, puis vers l'hôtel Dagon, à côté de la mer. Exténué, il était entré dans une chambre austère, avec une lithographie représentant une barque de pêcheur et une lampe de chevet pour tout décor ; ensuite, il s'était versé un verre de Campari, mécaniquement – mais même lorsqu'il s'approcha de la fenêtre, pour regarder la mer qui luisait encore, rien ne se libéra en lui. Il ne retira pas son costume. Il se rafraîchit le visage, le cou, au-dessus du lavabo. Il ne demanda pas la ligne internationale pour appeler Catherine – et il ressortit. Il erra, pétrifié, le long de la falaise, par la voie qui longeait la mer, avant de redescendre sur un sentier menant au dancing de la plage.

Et c'est seulement alors, à la vue de cette silhouette illuminée, qui se tenait dans une robe légère, épaules nues

et bras levé – qu'un sombre vacarme finit par déclencher en lui des larmes, comme si, impuissant, il frappait encore les vagues déchaînées, en un effort désespéré pour continuer à nager, de ses bras menus, affaiblis, jusqu'à la blancheur des draps d'hôpital, jusqu'au visage diaphane de sa mère, qui se penchait au-dessus de lui : « Moïse, mon petit, mon petit Moïse... »

Esther fut prise d'un tremblement. Comme dans la boutique, quand elle avait acheté la robe azur à bretelles. Elle avait menti à ses parents et prétendu que ses cours de dactylographie, où ils l'avaient inscrite avant qu'elle ne s'engage dans l'armée, à la fin de l'été, exigeaient des frais supplémentaires. Lorsqu'elle dit à la vendeuse : « celle-ci », tout en lui indiquant la robe en vitrine, les billets lui brûlèrent la main. Et quand elle finit par la prendre, emballée dans du papier de soie, qu'elle l'enfonça dans son sac de toile, entre livres et cahiers, elle s'empourpra. Ce n'était qu'aujourd'hui qu'elle l'avait enfilée, avant de passer un chemisier par-dessus, dans les toilettes du bâtiment où avaient lieu ses cours. Puis elle était sortie, sans réfléchir, dans la moiteur qui ourlait les larges plis, autour de ses hanches, le long de ses jambes ; elle avait poussé jusqu'au centre-ville, dont les rues grouillent de monde à la tombée du soir ; et plutôt que d'aller retrouver les ombres qui l'attendaient à la maison, elle avait pris un bus qui roulait vers la plage. De là, elle suivit l'avenue des Tamaris et parvint au bord de la falaise de grès. Face à la mer qui s'ouvrait soudainement, bleu et rose, jusqu'aux confins de l'horizon, elle retira son